



PIERRE LEMARCHAND

**PATTI SMITH
& ARTHUR RIMBAUD**
UNE CONSTELLATION INTIME

LE MOT ET LE RESTE

PIERRE LEMARCHAND

PATTI SMITH
&
ARTHUR RIMBAUD
UNE CONSTELLATION INTIME

LE MOT ET LE RESTE
2021

« Il m'a, en mourant, aidée à vivre. »

Isabelle Rimbaud, *Rimbaud Mourant*

« De Patti Smith, l'on dira qu'elle a repris la
flamme, ramassé la flèche que ce voleur de
feu a lancée à travers les siècles. »

Véronique Bergen, *Dictionnaire Rimbaud*

« Ce n'est pas que les morts ne parlent pas.
C'est qu'on a oublié comment les écouter. »

Pier Paolo Pasolini, cité par Patti Smith

*

Le reflet anamorphosé de sa silhouette étique, que lui renvoie la tôle bouillante de la carrosserie de l'autocar, la fait paraître plus étirée encore, plastique presque. Est-ce bien elle, Patricia ? Elle lève les yeux jusqu'à la vitre du véhicule ; ceux-ci échouent à distinguer l'intérieur de l'habitacle et lui renvoient l'ailleurs de son regard, la masse sombre de ses cheveux, la pâleur obstinée de sa peau, la légère moue que dessine sa bouche. Un vague sourire s'y dessine néanmoins. Le soleil d'été cogne le béton et, de la ville autour, écrase les perspectives, brûle les couleurs.

Le moteur hoquette puis emplit l'espace de sa rumeur indifférente – c'est la musique du voyage. Patricia monte dans l'autocar et s'assied sur un siège libre, près de la fenêtre. Elle y pose sa tête ; expire. Un long voyage l'attend : des centaines de kilomètres à parcourir, un siècle à traverser.

*

PREMIÈRE PARTIE

I • ILLUMINATION

L'ENFANCE ET SES ÉCHOS RIMBALDIENS / L'ÉTAL DU LIBRAIRE DE PHILADELPHIE / ARTHUR, AMANT SECRET

« Comme nous sommes heureux
lorsque nous sommes enfants.
Comme la voix de la raison étouffe la lumière. »

Patti Smith, *Glaneurs de rêves*

Patricia a le visage zébré d'un bandeau noir qui couvre son œil à la manière d'une pirate. Le monde, alors, n'est plus réel qu'à moitié – l'autre moitié, elle peut l'imaginer. Elle promène sa vie d'aventures lors de ses courses dans les champs qui s'ouvrent autour de la maison familiale ou au fil des mots imprimés sur les pages de livres qu'elle lit dans le repli qu'offre sa chambre. Patricia Lee Smith a huit ans et sa famille vient d'emménager à Pitnam, dans le South Jersey, pas loin de Philadelphie. Les paysages qui la verront grandir, elle s'en souviendra une quarantaine d'années plus tard, dans un livre intitulé *Woolgathering* (*Glaneurs de rêves*). Mais c'est dans les quartiers populaires du nord de Chicago qu'elle naît le 30 décembre 1946. Là, résident les minorités de la ville ainsi que ses citoyens les plus pauvres. Le père de Patricia, ancien militaire, est ouvrier et sa mère, quand elle ne fait pas des repassages à domicile, est serveuse dans un drugstore. C'est un foyer aux revenus très modestes mais où la culture tient une grande place : du salon de l'appartement exigu de Logan Square, empli de livres, filtre parfois le son

des chaussures à claquettes de Grant ou plus régulièrement les disques que Beverly Ann pose sur le pick-up – de l’opéra et du jazz swing. Une deuxième naissance (Linda, deux ans après), un premier déménagement (pour la Pennsylvanie, dans le quartier de Philadelphie Germantown) consécutif à une troisième naissance (Todd en 1950) : ainsi se rythme la vie de la famille Smith et de la petite Patricia. Kimberly naîtra à Pitnam, fermant la fratrie.

La santé de Patricia est fragile : frappée de nombreuses maladies, elle est souvent alitée – ainsi se développe sa passion pour les livres que sa mère lui achète au kilo, dans de grands sacs à 1 dollar pièce, garnis d’ouvrages disparates – des manuels techniques, des recueils de poésie, des romans à l’eau de rose ou encore des grands classiques. Les livres possèdent le pouvoir magique de changer la vie, songe Patricia. À l’extérieur, elle semble une enfant comme les autres, se mêlant à eux en des jeux d’explorateurs et de guerriers. Patricia se rêve garçon et, le jour où elle réalise qu’elle est fille et le demeurera éternellement, quelque chose se brise en elle. Elle se réfugie, de plus belle, dans le monde que lui offre la lecture et chaque livre découvert engendre en elle de nouveaux désirs. Le corps étrange de Patricia – ses bras et ses jambes qui poussent de son tronc gracile et dessinent une silhouette androgyne, les cheveux jais et électriques, les yeux qui semblent regarder ailleurs – incarne un esprit à part. La soif de découvrir se double d’une soif de s’exprimer, aussi Patricia commence-t-elle à écrire, dès l’âge de sept ans. Les pages noircies recueillent les poèmes reflétant ses états d’âme ou des histoires qu’elle invente pour ses frères et sœurs, telle Jo, l’une des quatre filles du Docteur March, qui semble le

double de papier de la jeune Patricia Smith. Mais se dessine aussi, dès l'enfance, et avant même que celui-ci n'entre à grand vent dans sa vie, une fraternité avec le poète français Arthur Rimbaud qui, un siècle auparavant et à plus de 6 000 kilomètres par-delà l'Atlantique, partageait lui aussi sa jeunesse entre des plongées ivres dans la nature environnante et la lecture entre les quatre murs de sa chambre.

Ce sont deux enfances qui, postées à la fenêtre de leur chambre abritée par les toits, regardent ce qui s'étend dehors et déploient les rets immenses et lestes de leur imagination. « Dans un grenier où je fus enfermé à douze ans, j'ai connu le monde », se souvient Arthur Rimbaud dans *Les Illuminations* quand, puni par sa mère, il devine à travers l'œil percé dans le toit l'immensité du monde et s'émerveille de la majesté des soleils levants. Dans *Glaneurs de rêves*¹, Patti Smith témoigne des voyages immobiles qu'elle effectuait et superpose à la silhouette immobile d'Arthur le profil grêle et absorbé d'une enfant sentinelle: « Le vent agitait les bords du tissu qui recouvrait ma fenêtre. Là, je montais la garde, attentive à l'infime, qui devenait sans peine, à travers mon œil ouvert, monstrueux et splendide. Je contemplais, j'évaluais, et sans davantage de procès, je disparaissais – tel un avion instable, voletant de terre en terre, sans plus me soucier de mes bras malhabiles ou de mes chaussettes de travers. »

Les livres que dévore le jeune Arthur offrent la possibilité de la fuite, le frottement à d'autres mondes que celui, étriqué, de Charleville. « Vous êtes heureux, vous, de ne

1. *Glaneurs de rêves*, Gallimard, 2014, trad. Héloïse Esquié.

plus habiter Charleville! écrit-il à son professeur Georges Izambard le 25 août 1870. Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province. [...] Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries, enfin: j'espérais surtout des journaux, des livres... Rien! Rien! » Qu'elle soit procurée par des déplacements réels ou imaginaires, peu importe: ce qui compte, pour Arthur, est l'évasion. Ses demandes buissonnières à la bibliothèque municipale – des romans libertins, des manuels de sorcellerie – lui en interdiront bientôt l'entrée, le gérant des lieux, le strict Père Hubert, réprouvant leur manque d'orthodoxie. Arthur l'écrit à Izambard: la bibliothèque de son professeur est sa « dernière planche de salut »: « Heureusement, j'ai votre chambre [...]. J'ai emporté la moitié de vos livres! » La chambre – cet espace d'où, entre quatre murs, et par le truchement des livres ou de la seule puissance de l'imagination, prennent naissance les lignes de fuite de l'infini –, est le refuge d'Arthur et de Patricia.

De ces voyages immobiles naît bientôt la tentation du mouvement – l'appel de la fugue. « J'ai eu envie de fuguer à 7 ans, confie Patti Smith. J'avais juste envie d'être libre! J'adorais ma famille. C'était une famille pauvre mais pleine d'amour. Pourtant j'ai toujours eu envie de partir, de voir d'autres pays, des pagodes, la Tour Eiffel, l'Antarctique. Je voulais voir des minarets, des déserts. J'ai grandi dans un monde, le sud du New Jersey, où les gens n'allaient jamais nulle part. J'ai toujours voulu voyager. J'ai surtout toujours voulu marcher par moi-même. Sans qu'on me tienne la

main ou qu'on me dise quelle rue emprunter. Marcher et être libre¹. » À Izambard toujours, le 2 novembre 1870, Arthur Rimbaud se désespère et écrit : « Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaïseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre [...]. Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons ! » Rimbaud sortira et, contrairement à Patricia, concrétisera cet appel à la fugue durant son adolescence. Mais l'ambivalent tropisme de Charleville le rappellera. Si le réel déçoit, il reste les livres. Ce sont eux, ainsi que la poésie, qui consoleront Rimbaud de ses espoirs douchés en l'utopie de la Commune². Alors, en attendant les véritables voyages, demeurent la lecture ainsi que l'écriture.

« Je ne fuguais pas. J'allais voir. Il y avait une forêt, j'avais envie d'y aller. J'y allais pour voir ce qui se cachait dans cette forêt. Je n'échappais pas à quelque chose, j'allais vers quelque chose³ », exprime Patti Smith. Contrairement à Arthur qui obéit au mouvement centrifuge de la fuite, l'élan de Patricia semble presque inverse – centripète. Néanmoins, tel Arthur, elle désire sortir du décor de son enfance, s'extraire de sa condition, battre à grands coups le corps endormi de l'ennui – ne pas emprunter le chemin tracé et qui l'attend. Arthur exérait la petite bourgeoisie conformiste carolomacérienne ; Patricia, quant à elle, espère une autre existence que celles, prolétariennes, qui l'entourent. « Je me sentais différente des

1. « Rimbaud, mon amant secret ». Entretien entre Patti Smith et Richard Gaitet, Nova Book Box, Radio Nova, 20 octobre 2018.

2. Au printemps 1871, Rimbaud aurait rejoint les Communards à Paris. Mais l'absence de combats ainsi que la grossièreté de ses compagnons auraient fini par le décourager.

3. « Rimbaud, mon amant secret », *op. cit.*

autres, surtout à l'adolescence. J'ai grandi dans un environnement qui accordait peu de place à l'art, où les gens travaillaient en usine ou dans leur ferme, avec comme uniques préoccupations de garder un toit au-dessus de leur tête et de nourrir leurs enfants. Pour l'art, il fallait aller en ville¹. » En l'occurrence, la ville a pour nom Philadelphie et c'est là que s'opère la rencontre officielle entre la jeune Patricia et le monde de l'art. « Un jour, je devais avoir 12 ans, mon père m'a emmenée au musée à Philadelphie. Avant ça, je n'avais jamais vu d'art pour de vrai. Il y avait là des Manet, des Picasso, des Modigliani, des Salvador Dalí. J'ai été bouleversée². » Le premier continent qu'explore Patricia n'est finalement ni de glace, ni de sable – c'est le continent de l'art, et c'est celui qu'elle visitera ensuite et toute sa vie à l'infini.

L'adolescente découvre le rock'n'roll, danse, dessine, dévore les livres d'art et écrit de plus belle. Elle le sait profondément : elle sera artiste. Elle se fait, lycéenne, de nombreux amis noirs qui lui font découvrir le saxophoniste John Coltrane ou encore la chanteuse et pianiste Nina Simone ; art et rébellion, poésie et idéal politique se mêlent alors chez l'adolescente comme ils se mêlèrent chez Arthur, dont l'expérience révolutionnaire fit malheureusement long feu. Patti Smith le concède : elle n'était pas alors une bonne poétesse mais elle était pleine du désir de créer – et de créer en empruntant des voies nouvelles. « J'écrivais des élégies pour Charlie Parker. Des poèmes sur l'instabilité politique de l'époque, les inégalités raciales. Je suis le genre de personne qui a vraiment

1. « Étoile filante », Entretien entre Patti Smith et Christian Fevret, *Patti Smith, Electric Lady, Les Inrockuptibles hors-série*, 2011.

2. *Ibid.*

besoin de travailler tous les jours, et de travailler dur. Arthur Rimbaud, lui, était un génie, il était brillant¹. »

*

La rencontre avec Arthur Rimbaud était inévitable et c'est en 1963, lorsque Patricia a 16 ans, que celle-ci survient. Elle travaille alors, pour l'été, dans une usine de jouets, la Dennis Mitchel Toy Factory, à Philadelphie. Cette expérience la fait, au sens propre, vomir : chargée de monter sur les poussettes afin d'en inspecter la solidité des pare-chocs, elle est sujette au mal des transports. Les humiliations que lui font subir ses deux patronnes contribuent également à perclure la jeune Patricia de rage et de douleur – elle saura se souvenir, des années plus tard dans sa première chanson « Piss Factory », du jour où elles lui plongèrent la tête dans la cuvette des toilettes. Le midi, elle s'échappe pour aller déjeuner un hot dog à emporter et se promène dans les rues de Philadelphie. C'est lors d'une de ces trouées méridiennes qu'elle voit, sur l'étal d'une librairie sise près de la gare routière, un livre orné du portrait d'un jeune homme qui l'attire – moue boudeuse, cheveux indociles, cravate vague, yeux clairs, regard porté loin. C'est une édition bilingue des *Illuminations, and Other Prose Poems* paru aux éditions New Directions et dont la traduction est signée de Louise Varèse. Le célèbre portrait du poète par le photographe Carjat, reproduit en un noir et blanc cotonneux – neige et charbon –, occupe toute la couverture. Les noms du recueil et de l'auteur sont manuscrits et tracés comme à la hâte ; l'écriture, décorsetée,

1. « Rimbaud, mon amant secret », *op. cit.*

ascendante, appelle la liberté. Le nom de Rimbaud résonne dans l'esprit de la jeune femme : quelques mois auparavant, parcourant une biographie d'Amedeo Modigliani, qu'elle admire et dont les modèles lui rappellent sa propre silhouette étique, elle tomba dessus. Le peintre italien, y rapportait-on, avait coutume de déclamer, ivre, des vers rimbaldiens dans les bars et les rues de Montparnasse. Mais avant même le nom, c'est le visage qui illustre la couverture de l'ouvrage qui saisit Patricia – un visage, encore poupin et déjà défiant, qui lui rappelle celui qui orne le premier album de Bob Dylan paru l'année précédente.

Cet événement, elle le racontera souvent, en offrant d'infimes variations au gré de ses témoignages, comme les légendes orales évoluent au fil du temps. Ce qui est sûr, c'est que Patricia, ce jour-là, n'a pas un sou vaillant et dérobe le livre. Rétrospectivement, elle y décèlera une fraternité avec d'autres artistes et rapprochera son geste de ceux de Jean Genet fauchant les volumes d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust ou de Lee Krasner volant des couleurs pour Jackson Pollock. Il semblerait que cette rencontre n'aurait su être, de toute façon, entachée par la trivialité d'un échange marchand. La rencontre entre la jeune Patricia et le jeune Rimbaud – Rimbaud, photographié par Carjat, a 16 ans pour l'éternité, le même âge que l'ouvrière juvénile et rêveuse – est le mythe fondateur de l'existence artistique de Patti Smith. « *Les Illuminations* sont devenues le livre le plus important de ma vie¹ », a-t-elle coutume d'avancer. Elles recèlent les clés de son émancipation en même temps qu'elles initient une relation au poète français à laquelle elle demeurera toute sa vie fidèle.

1. « Patti Smith, le grand entretien », *America*, n° 7, automne 2018.

La relation avec Rimbaud se place immédiatement sur les plans artistiques autant que fraternels – amoureux même. Le poète devient son archange, celui qui la libère de l'enfer de l'usine et l'élève, lui donne force et espoir. Dans les nombreux récits que Patti Smith fera de sa rencontre avec Arthur Rimbaud, se mêleront en un même mouvement, la beauté du visage et la beauté du langage du poète : « Il était si beau, j'en suis tombée amoureuse ; et lorsque je l'ai lu, son langage était séduisant. Je ne peux même pas dire que je comprenais tout, mais j'étais séduite par la seule beauté de son verbe. C'était comme un coup de foudre¹. » Telle l'Alice de Lewis Carroll, la jeune Patricia découvre, en pénétrant l'univers de Rimbaud, un tout autre monde, un univers merveilleux dont elle accepte de n'en pas saisir toutes les règles. « Je n'ai pas compris grand-chose, mais j'ai trouvé ça beau. [...] Lire Rimbaud, c'est comme écouter Coltrane. Je ne comprends pas tout aux *Illuminations*, à *Une saison en enfer* ou au *Bateau Ivre*, mais sa langue me transporte comme seuls peuvent le faire... les contes de fées² », songe-t-elle.

Patricia lit fiévreusement la poésie de Rimbaud : dès le lendemain, elle consacre la totalité de son maigre argent de poche à l'achat de ses œuvres complètes. Puis, elle déniche toutes les biographies du poète qu'elle peut trouver. De Rimbaud, elle aime l'œuvre autant que la vie. Elle admire son irrévérence et se sent proche de certaines de ses prises de position, qui confluent avec la lutte pour les droits civiques et les mouvements pacifistes qui l'animent alors ; le refus de

1. « Réveuse Patti Smith », entretien entre Patti Smith et Laure Adler, L'Heure bleue, France Inter, 20 décembre 2018.

2. « Rimbaud, mon amant secret », *op. cit.*

Rimbaud de combattre pour le Saint Empire, sa haine des conformismes et des conservatismes, sa dénonciation des horreurs de la guerre la touchent profondément. À présent, elle n'est plus seule.

La découverte de l'exemplaire d'occasion des *Illuminations* signe le nouement d'un lien indéfectible entre l'Américaine et le Français. Chaque année, depuis le 20 octobre 1963, Patti Smith souhaite un joyeux anniversaire à son « amant secret » et ce rendez-vous immuable est comptable de toutes ces années passées en la compagnie l'un de l'autre : « Je l'ai aimé, Rimbaud, j'en ai passé du temps avec lui, au bord du canal de Suez ou ailleurs¹... » Arthur Rimbaud, membre en chef de la famille imaginaire de Patti Smith, est devenu pour la poétesse une figure tutélaire, un « porte-bonheur ancestral² ». C'est Allen Ginsberg qui lui avait confié un jour qu'il avait deux ancêtres chers, à qui il se confiait parfois : William Blake et Walt Whitman. Aux côtés de Jean Genet, voleur magnifique, et de John Coltrane, messager d'un langage secret, Arthur Rimbaud serait le porte-bonheur ancestral de la jeune Patricia Lee Smith, jusqu'à ce qu'elle devienne la poétesse, romancière et rockeuse Patti Smith – jusqu'au bout, assurément.

1. « Patti Smith, le rock et les illuminations », *Télérama*, 21 mars 2008.

2. Terme utilisé par Patti Smith lors de l'émission Popopop, France Inter, 1^{er} janvier 2019.